

## INDICE

- p. 9 *Présentation*  
Patrick Valdrini

### IL FASCINO DI ROMA ANTICA

- 15 *Napoleone e le eredità imperiali*  
Andrea Giardina
- 61 *César, Hercule, Auguste... Modèles et figures antiques  
mobilisés au service de Napoléon le Grand*  
Christophe Beyeler
- 75 *Il Generale Bonaparte dopo la battaglia al ponte di Lodi di  
Andrea Appiani: storia romana e cultura antiquaria*  
Marco Pupillo
- 91 *Erudizione e fantasia. Gusto neoclassico di Mario Praz*  
Benedetta Bini

### DA ROMA ANTICA A ROMA CRISTIANA

- 107 *Conversioni e conversazioni religiose di Napoleone Bona-  
parte*  
Luigi Mascilli Migliorini
- 119 *I Papi di Napoleone*  
Mario Tosti
- 137 *Napoléon, Pie VII et Rome*  
Jacques-Olivier Boudon

- p. 155 *Napoleone III e Pio IX*  
Agostino Giovagnoli
- 169 *Chateaubriand e l'ironia del cristianesimo*  
Benedetta Papasogli

ROMA, L'ITALIA: ARTISTI E LETTERATI

- 185 *«Nos jeunes artistes vont encore au sein de l'Italie échauffer leur génie». L'Accademia di Francia a Roma 1790-1815*  
Maria Elisa Tittoni
- 197 *Autunno 1811. Tre francesi a Roma. Vivant Denon, Lamartine, Stendhal*  
Letizia Norci Cagiano
- 211 *Napoleone e l'Italia letteraria*  
Maria Serena Sapegno

I BONAPARTE A ROMA DOPO IL 1816

- 227 *«Rome sera un asile naturel et très favorable pour ma famille». La diaspora tra Roma e Firenze*  
Giulia Gorgone
- 241 *I giovani Bonaparte a Roma, tra speranze, trame e congiure*  
Antonietta Angelica Zucconi
- 255 *Una difficile eredità. Le donne della famiglia Bonaparte di fronte alla storia e alla leggenda napoleonica*  
Marina d'Amelia
- 281 *La Fondazione Primoli e il Museo Napoleonico. Un tributo della memoria familiare*  
Ludovica Cirrincione d'Amelio
- 295 *Tavole*
- 301 *Indice dei nomi*

## PRÉSENTATION

Si Napoléon n'est jamais venu à Rome, il y a laissé des traces. Rome l'a fasciné. Il admirait son passé, le symbole qu'elle représente et les restes de l'Antiquité dans laquelle ce prétendant à la gloire fouillait pour broser le portrait qu'il souhaitait laisser. Rome fut la ville de sa famille à laquelle la Fondation Primoli s'est toujours intéressée, comme son fondateur qui voulait en écrire l'histoire secrète. Elle publie ce qui fut un très beau colloque tenu en ses locaux les 2 et 3 décembre 2021, qui, continuant l'œuvre dont elle se sent héritière, explore les rapports entre *Napoleone, i Bonaparte e Roma*. Napoléon s'est servi de Rome car il voulait durer. Or, pour un gouvernant, une telle œuvre demande d'élaborer des images de son rôle, de rendre visible le « comment lui-même voit son action », avec la perspective d'être le premier d'une puissante lignée en offrant de lui-même une image « mythique » : être un « nouveau César », un « nouvel Hercule » et, pourquoi pas, appartenir au monde des dieux, par une mise en scène pensée narcissiquement. Mouvement paradoxal d'un homme qui, pour être de l'histoire, cherche à y échapper, en y étant, d'en sortir, d'y figurer comme acteur impérisable, mais cette imitation d'un privilège divin donne d'un prétendant l'image d'un mortel imbu d'éternité. C'est cela que l'on veut peindre, gravé, dessiné. Avec Napoléon, naquit un style d'Empire. Pour laudateur qu'il fût, il trouva ses admirateurs qui en aimèrent le goût issu de l'attrait d'un Empereur pour la Rome du passé. Il inspira les peintres et créateurs pour le représenter triomphant comme ses modèles antiques.

Un héros ne devrait pas mourir. Les images de son *in articulo mortis* doivent aussi être une gloire. Même grave et recueillie, la mise en scène des ultimes instants et la présentation du corps qu'on n'avait jamais vu sans vie, ont une finalité construite : il faut transmettre une image qui ne nuise en aucun cas à celle qu'on veut pour le futur. Napoléon gisant porte une croix sur la poitrine, lui qui fut un ennemi juré, un « ange exterminateur », pour l'Église catholique. Images inattendues dont il faut, pour convaincre, savoir forcer le trait. Les rapports de Napoléon avec le pape n'avaient pas de quoi fournir une telle mise en valeur. Pour le bien de l'Église, Pie VII, hésitant mais convaincu qu'il en sauvait le rôle dans une société changée de fond en comble, signa une convention non sans juger attentatoire le contrôle impérial de ses activités. Un « concordat » sur un fond de divorce entre le Sacerdoce et l'Empire. Plus tard, comme si de tels rapports entre religion et pouvoir se transportaient avec le nom, l'autre Napoléon, sous le second Empire, affronta les idées d'un Pie IX sûr du bien-fondé d'une lutte pour sauver son statut de pape-roi. L'Empereur comprit, sans doute comme son illustre ancêtre, qu'une telle attitude n'avait pas de futur. La France des Napoléon, efficace sans doute, ne fut pas si grande envers la Rome qu'ils admiraient. Chateaubriand, perçant, disait de la première invasion par la France qu'elle fut « infâme et spoliatrice », de la seconde, sous l'autre Empire, « inique ». Dans les faits, les apparents vainqueurs furent aussi des vaincus, « ironie du christianisme » bien sûr.

C'est encore de fascination qu'il faut parler pour exprimer ce que l'on doit à Napoléon dans le domaine des arts et de la littérature. Choisisant la villa Médicis comme siège de l'Académie de France, Napoléon rêvait d'apparaître l'égal de Léon X, « Pontefice rinascimentale », inoubliable mécène, et dépasser en grandeur l'image du Roi-Soleil. La Rome sous Napoléon serait le centre des arts en Europe. Sans doute fallait-il une volonté toute napoléonienne pour ôter aux Français cette impression trop répandue que Rome n'était pas à la hauteur de ce que l'on attendait, impression qui pouvait, comme le disait Vivant Denon, détruire l'illusion et

l'énergie de l'âme du visiteur. On rappelle, dans ce livre, la déception d'Henri Beyle lorsqu'il entra à Rome, décrivant les longues rues silencieuses qui semblaient des « ruines sans habitants ». Lamartine au contraire voyait une Rome écrasant son imagination par sa beauté. Subtil mélange d'admiration et de désenchantement qui affecte les grands lieux comme les grands hommes. Napoléon ne pouvait échapper à cette loi du genre. Dans les œuvres littéraires qui lui furent consacrées, les uns manifestèrent leur sympathie pour l'Empereur et les idées de la Révolution française, les autres leur désabusement. Une diversité sur un sujet commun qui, paradoxalement, favorisa une identité unitaire, politique et culturelle dont l'Italie avait besoin.

À Rome, s'il était venu, Napoléon se serait senti *a casa*, tant il se sentait lié à l'Italie. Nonobstant les relations qu'il eut avec le pape, qui tardivement lui déclarerait son amitié, signe de la fascination que l'Empereur avait sur ceux qui l'approchaient, il considérerait cette ville un « asile naturel et très favorable pour sa famille ». Nombreux furent ceux qui, dès 1816, s'installèrent à Rome. Ils y créèrent le « ramo romano » des Bonaparte. Preuve de leur conviction d'appartenir à une famille unique qui devait encore agir même si elle était bannie, ils furent attirés par les idées des *Carbonari*, un choix qui affecta leur tranquillité dans l'État pontifical. Famille épiée, divisée, à la recherche d'une gloire perdue, peinant à se rapprocher de la réalité, pourtant tragique, que la distance et la mémoire, ou les mémoires, cherchaient à reconstruire. Quelle bonne idée d'avoir étudié, dans la dernière partie du livre, l'aventure familiale des Bonaparte à travers la vie des femmes de la seconde génération, voulant vivre leur hérédité avec la dignité et le sens de l'honneur octroyé par le nom illustre qu'elles portaient. Pour durer, il leur fallut participer à l'élaboration jamais finie d'une légende napoléonienne. Tout devait encore vivre et soulever l'enthousiasme, car le récit, repris en vérité mais aimé pour le rêve qu'il procure, devait être connu et transmis pour que les futures générations puissent comprendre ce qui s'était passé. Le comte Primoli l'a bien senti qui, vieillissant, craignant, même au sein de sa

famille, qu'une part d'histoire soit oubliée. Son héritage au sein de la Fondation et du Musée napoléonien prouve que le véritable esprit qui doit rester des événements nourrit la conquête du monde par la culture.

*Patrick Valdrini*  
vice-président de la Fondazione Primoli

# IL FASCINO DI ROMA ANTICA





ANDREA GIARDINA

## NAPOLEONE E LE EREDITÀ IMPERIALI\*

### 1. *Preamboli rivoluzionari*

Dopo aver osservato quanto fosse strano l'entusiasmo per gli antichi, come sembrasse in contraddizione con l'età moderna, quale eco inattesa avesse il fatto che gli uomini e le donne delle rivoluzioni guardassero con immedesimazione ed euforia a un passato tanto remoto, Hannah Arendt, nei suoi pensieri sulla rivoluzione, concludeva con un'affermazione che possiamo assumere anche come premessa al tema del rapporto tra Napoleone e le eredità imperiali, che ha nondimeno un suo margine di autonomia:

Eppure, quando si pensa con quale entusiasmo per la «antica prudenza» sia stata salutata la breve dittatura di Cromwell anche nel diciassettesimo secolo da Harrington e Milton, e con quale sicurezza Montesquieu, nei primi decenni del diciottesimo secolo, abbia rivolto di nuovo la sua attenzione ai romani, si può ben concludere che senza l'esempio classico, che gettò la sua luce per tutti quei secoli nessuno degli uomini delle rivoluzioni, di qua e di là dall'Atlantico, avrebbe avuto il coraggio di accingersi a quella che allora apparve un'azione senza precedenti [...] Ma comunque stiano le cose, la ragione per cui gli uomini

\* Esprimo gratitudine al professore Roberto Antonelli, presidente della Fondazione Primoli, per l'invito a tenere la relazione introduttiva al convegno dal quale ha avuto origine questo volume. Ringrazio la professoressa Letizia Norci Cagiano de Azevedo per l'affabilità e la fiducia con cui ha agevolato l'adempimento del mio impegno. Quando non altrimenti segnalato, le traduzioni italiane di testi stranieri sono mie. Dedico ad Anna Maria Rao con amicizia e ammirazione profonde.

delle rivoluzioni si volsero all'antichità classica per trarne ispirazione e guida non era, e dobbiamo apprezzarlo con maggiore decisione, un romantico rimpianto del passato e della tradizione. Lo spirito conservatore del romanticismo – e quale spirito conservatore degno di questo nome non è stato romantico? – fu una conseguenza delle rivoluzioni, e più specificamente del fallimento delle rivoluzioni in Europa; e questo spirito conservatore si volse verso il Medioevo, non verso l'antichità classica; esaltò quei secoli in cui la sfera secolare della politica interna riceveva la sua luce dallo splendore della Chiesa, ossia quando la sfera politica viveva di luce riflessa [...]. Quando si volsero all'antichità classica, fu perché scoprirono in essa una dimensione che non era stata trasmessa dalla tradizione – né dalle tradizionali consuetudini e istituzioni né dalla grande tradizione del pensiero occidentale. Non fu quindi la tradizione che li riportò agli inizi della storia occidentale, ma furono al contrario le loro stesse esperienze, per le quali avevano bisogno di modelli e precedenti. E il grande modello, il grande precedente, nonostante tutta la retorica occasionale sulle glorie di Atene e della Grecia, fu per loro, come lo era stato per Machiavelli, la repubblica romana e la grandezza della sua storia<sup>1</sup>.

Hannah Arendt non si poneva il problema della corrispondenza tra l'«esempio classico» e l'autenticità dei rispecchiamenti romani dai quali i rivoluzionari traevano ispirazione. Riteneva giustamente che questo argomento fosse irrilevante e si concentrava sull'impatto evolutivo che il modello storico romano aveva come fonte di legittimazione politica e di incitamento all'opera rivoluzionaria. La diffusione sociale del mito delle antiche repubbliche si svolgeva infatti in sincronia con il progredire della scristianizzazione, come in tempi più recenti ha sottolineato Mona Ozouf: «Il ricorso all'antichità nelle feste rivoluzionarie non rispecchia soltanto una nostalgia estetica, né il bisogno morale di popolare di grandi esempi una memoria

1. H. Arendt, *Sulla rivoluzione*, introduzione di R. Zorzi, Torino, Einaudi, 2006, pp. 225-227 (*On Revolution*, New York, Viking Press, 1963, pp. 196-197); sugli antichi nelle riflessioni di Arendt cf. ora specialmente S. Giorcelli Bersani, *L'auctoritas degli antichi. Hannah Arendt tra Grecia e Roma*, Firenze-Milano, Le Monnier – Mondadori Education, 2010.

che se ne è svuotata. Rappresenta anche, e soprattutto, in un mondo in cui i valori cristiani scolorano, il bisogno del sacro. Una società che si istituisce deve sacralizzare il fatto stesso dell'istituzione»<sup>2</sup>.

L'assorbimento del quadro ideale risultante dalla scomposizione e ricomposizione del passato era inoltre un atto preliminare, una manipolazione basilare, ma il futuro della rivoluzione, soprattutto dopo il regicidio e la fondazione della Repubblica, non poteva essere percepito come una mera replica, soprattutto in virtù della concezione rivoluzionaria della libertà<sup>3</sup>.

Tra i contemporanei, in un'atmosfera di prevalente immedesimazione, non mancarono visioni divergenti, che sottolineavano l'incoerenza del fenomeno: per proteggere le ragioni e le passioni dell'emulazione, si rinunciava a considerare i panorami delle società antiche nella loro completezza, eliminando gli elementi dissonanti. Il critico più originale dell'anticomania fu forse il filosofo, storico e filologo Constantin-François Volney, il quale si rivolse con queste celebri parole nel 1795 agli allievi dell'École Normale di Parigi:

2. M. Ozouf, *La festa rivoluzionaria (1789-1799)*, Bologna, Patron, 1982, pp. 430-431 (traduzione, modificata dall'autore, di *La fête révolutionnaire 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976, pp. 332-333); cf. anche M. Raskolnikoff, «Volney et les Idéologues: le refus de Rome» (1982), poi in *Des Anciens et des Modernes*, articles réunis par S. Demougin, avant-propos de C. Nicolet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1990, p. 112: «Diluiti, alterati, imprecisi certo, i modelli antichi partecipavano tuttavia all'universo quotidiano dell'uomo del popolo. Roma diviene per lui una realtà familiare, che emerge nel nome degli individui, delle strade e dei luoghi, che percorre la fraseologia politica, i canti e gli inni rivoluzionari, che ispira gli spettacoli e le feste, messaggi destinati all'immaginazione». Difficile trovare parole più vere e suggestive di quelle di P. Vidal-Naquet, «La formazione dell'Atene borghese» (in collaborazione con N. Loraux), in *La democrazia greca nell'immaginario dei moderni*, Milano, Il Saggiatore, 1996, p. 176: «La "festa rivoluzionaria", un aspetto tra i più consapevoli dell'imitazione dell'antichità, si propone come evento che nega l'evento, che annulla il tempo a vantaggio della commemorazione, che incarna nello spazio il sogno del legislatore» (*La démocratie grecque vue d'ailleurs*, Paris, Flammarion, 1990, p. 174).

3. Cf. ad esempio P. Viola, *Il trono vuoto. La transizione della sovranità nella rivoluzione francese*, Torino, Einaudi, 1989, pp. 64-75, in particolare il riferimento a Saint-Just a pp. 71-72, con un commento eloquente: «La fine del Terrore fu anche la fine del sogno mortuario di un'antichità ritrovata, superata e conservata per sempre; il ritorno ad una vita più normale, ad un rapporto più usuale col fluire del tempo, ad uno spazio restituito ai giovani, per i quali il viaggio all'indietro verso una libertà priva di qualunque tipo di sviluppo non era altro che una gabbia repressiva»; cf. anche S. Luzzatto, *Il Terrore ricordato. Memoria e tradizione dell'esperienza rivoluzionaria*, nuova ed. ampliata, Torino, Einaudi, 2000, cap. 2.